Document généré le 19 juil. 2025 02:42

**Continuité**

CONTINUITÉ

# Inspirante Gaspésie

Jean-Marie Fallu

Numéro 137, été 2013

Tenir parole

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69662ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fallu, J.-M. (2013). Inspirante Gaspésie. *Continuité*, (137), 30–32.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

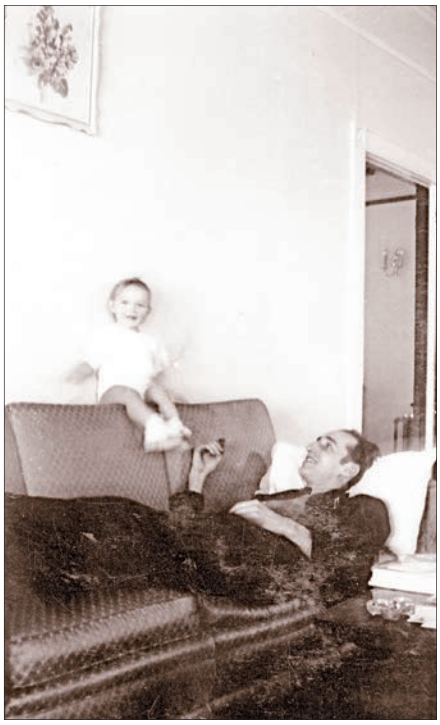
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Inspirante Gaspésie



*La Gaspésie a attiré et attire encore les littéraires. Leurs écrits révèlent les attributs identitaires d'un pays réel ou imaginaire que modèlent la splendeur des paysages et les traits distinctifs de gens soudés à leur milieu, farouchement attachés à la mer.*

*par Jean-Marie Fallu*

Pendant longtemps, la péninsule gaspésienne demeure très peu accessible aux visiteurs. Jusqu'au parachèvement du chemin de fer, qui joint Gaspé en 1911, et de la route de ceinture, complétée en 1929, on ne peut s'y rendre que par la voie maritime. La région reste ainsi méconnue des Québécois et des étrangers. Pourtant, elle se distingue du reste du Québec rural par son caractère maritime et la diversité de son peuplement. Ces particularités susciteront la curiosité des écrivains.

## Des paysages saisissants

En 1872, Arthur Buies se trouve à bord du vapeur *Secret* qui contourne la Gaspésie. L'impressionnant paysage que lui livre la Haute-Gaspésie nourrit son lyrisme, comme l'illustre cet extrait de *Chroniques : humeurs et caprices* (1873): « […] à cent milles de Gaspé, l'homme n'a d'autre ressource que de se comparer aux astres […] C'est surtout sur l'eau que le ciel est grand ; entre deux abîmes, l'homme juge et sent mieux la profondeur de la création […] et chaque bouffée d'air, qui arrive comme un torrent dans les poumons, est une révélation partielle de l'infini ».

L'attrait de la terre et l'appartenance au pays imprègnent le courant poétique et romanesque du début du XX$^{e}$ siècle. Une inscription sur sa pierre tombale résume l'œuvre de la Gaspésienne Blanche Lamontagne, poétesse pionnière du Québec : « Elle mit toute son âme à chanter son pays. » Dans *Ma Gaspésie* (1928), elle

*Jacques Ferron, Gabrielle Roy et La Bolduc figurent parmi les auteurs que la Gaspésie a inspirés.*

Sources : coll. Jean-Marie Fallu et coll. Fernande Marie-Ange Bolduc-Travers, Archives Musée de la Gaspésie, P50

écrit : « Il n'est pas de pays, pas d'endroit sur la terre / Où souffle un vent plus pur, où vit plus de beauté. »

### Une nature démesurée

Dans la littérature, la puissance et le grandiose de la nature gaspésienne sont souvent évoqués en contrepartie d'une grande vulnérabilité humaine. Les Gaspésiens sont sans cesse confrontés à leur impuissance à dominer, sinon à domestiquer la nature. D'où l'omniprésence des drames humains qui parsèment les poèmes et les romans.

Récipiendaire du prix Femina en 1927, la Bretonne Marie Le Franc est touchée par le dénuement humain issu de la crise économique qui ébranle la Gaspésie qu'elle fréquente en 1935. Le 28 octobre de cette année-là, elle prononce une conférence sur la Gaspésie pour l'Alliance française à Montréal : « Et que sont émouvants ces espaces défrichés, morceaux d'âmes autant que morceaux de terre, lambeaux de cœurs déchirés, un douloureux témoignage du courage de l'homme. […] La nature ne cède pas ses droits : elle ne fait que tolérer l'homme. » Les Gaspésiens lui inspirent le roman *Pêcheurs de Gaspésie*, qui paraît en 1938, dont voici un passage : « on voyait des jeunes hommes […] dans une attitude abandonnée, un rêve dans les yeux, une pesanteur songeuse sur les traits. Le paysage leur communiquait son immobilité ».

Dans *L'ampoule d'or* (1951), le romancier Léo-Paul Desrosiers dépeint cette démesure gaspésienne. Il met en parallèle le destin d'un amour inaccessible – celui d'une Gaspésienne pour un marin breton – et la nature, qui a toujours le dessus sur l'humain.

### La mer originelle

La mer, belle et cruelle, celle qui rythme la vie des Gaspésiens, demeure l'élément générateur de l'identité gaspésienne. Elle relance l'élan poétique de Robert Choquette, qui écrira, dans *Suite marine* (1953), son œuvre principale rédigée à Percé : « Mer, grandiose écho, vivant miroir de l'âme ! »

Gabrielle Roy amorce en 1940 l'écriture de *Bonheur d'occasion* (prix Femina, 1947) à Port-Daniel. Pendant de nombreux étés, jusqu'en 1964, elle revient comme par nécessité à la pointe ouest menant au phare. C'est là où la nature, dans sa beauté effrayante, se donne en spectacle, comme elle l'indique dans une lettre à son mari Marcel Carbotte en 1951 : « C'était beau là-haut, sous les coups de vent. La mer déferlait, accourait en grosses crêtes blanches. Sur les récifs, l'écume giclait en tous sens. Je suis rentrée apaisée par ce tumulte. »

Dans un roman qui lui mérite le prix Femina en 1982, Anne Hébert relate un drame survenu sur la côte en 1936. Deux jeunes cousines sont victimes de la colère du vent qui « a toujours soufflé trop fort sur la côte ». « Toute l'âme de la mer gronde et crépite sur le rivage, exhale sa fureur sacrée, sa plainte sauvage. Le vent dévale sur la grève, pareil à un troupeau de buffles au galop », peut-on lire dans *Les fous de Bassan* (1982).

Percé offre un paysage maritime qui charme bien des auteurs. La beauté des lieux inspire le Français André Breton pour l'écriture d'*Arcane 17* (1947) et, la même année, Yvan Goll pour le poème « Le mythe de la roche percée ».

### Pays de l'oralité

La Gaspésie est un terreau fertile pour les contes, les légendes et les histoires fantastiques. Plus d'un écrivain sera captivé par la verve des conteurs et leur parler coloré et varié. Médecin accoucheur à Rivière-Madeleine de 1946 à 1948, Jacques Ferron s'imprègne fortement de la tradition orale gaspésienne qu'il transmet dans ses *Contes* (1968) servant « au passage d'un patrimoine oral à une littérature écrite », comme lorsqu'il écrit : « Les pêcheurs, leur journée finie, apercevaient la vieille derrière sa fenêtre. Ils disaient : "Tiens ! La mère Gélinas fit du carreau." C'était signe de beau temps. »

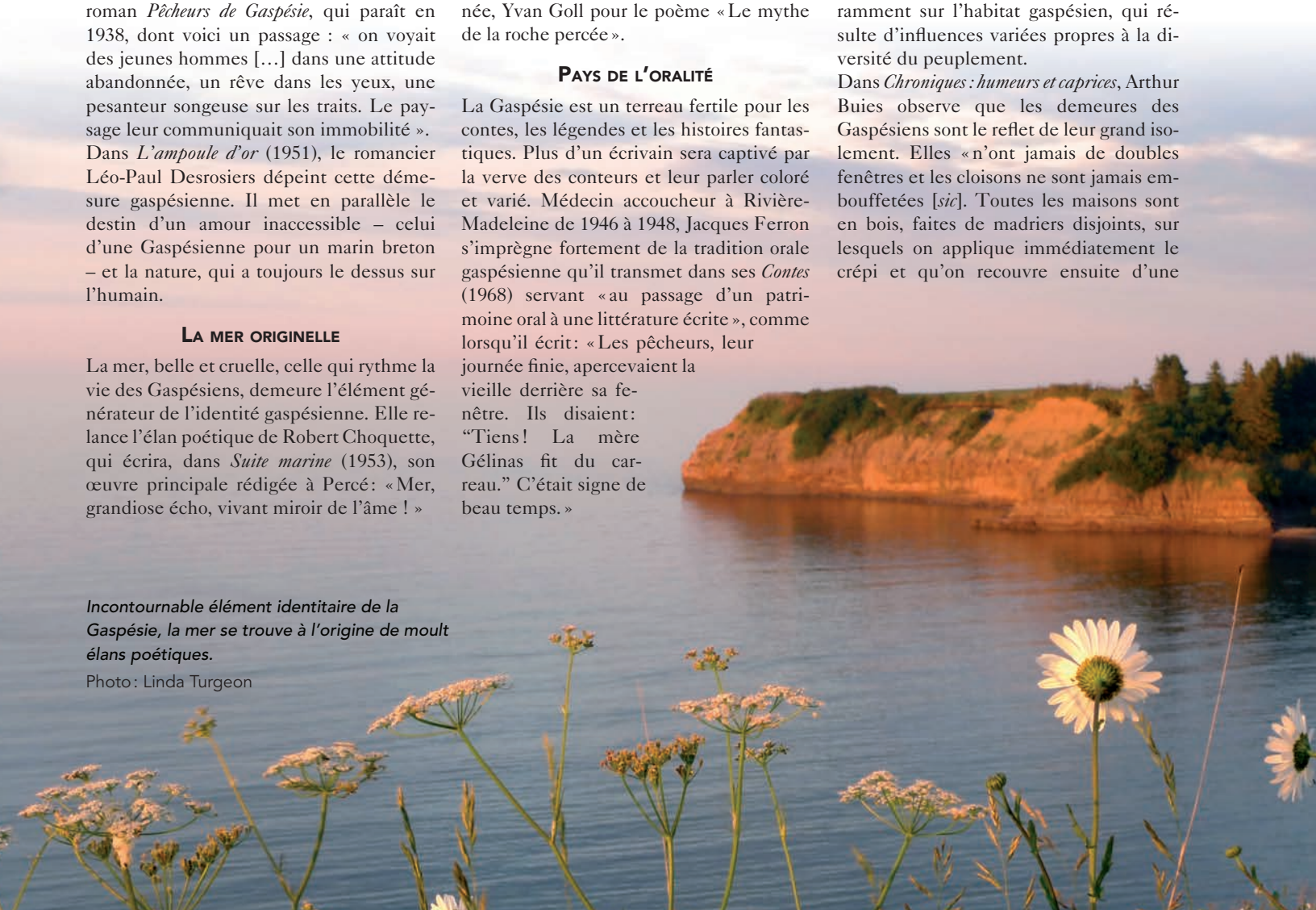
Yves Thériault tire profit de son travail à la radio CHNC à New Carlisle en 1937 pour s'imbiber de la riche culture orale gaspésienne. À preuve, il écrit, dans *Moi, Pierre Huneau* : « Personne va crère que le destin d'un pêcheur gaspésien, en mil neuf cent, pouvait reluire comme un trésor de pirate. »

L'oralité gaspésienne parsème également l'œuvre de la poète Françoise Bujold. « J'ai chaloupé des demi-heures de temps, dans ma journée d'automne qui n'appartient à personne », écrit-elle dans *Lettres à toi qui n'es pas né au bord de l'eau* (1959), des récits fantaisistes lus à la radio par Monique Miller. Tandis que, dans *La marmarelle* (1987), on peut lire : « Ils sont venus sur le plain avec des yeux pleins, ils sont venus sur la grave avec des mains graves […] Ils sont venus de mon enfance avec leur tablier et leurs pieds noircis, ils sont arrivés d'une marionnette, d'une maison hantée, d'un bateau fantôme, d'un vaisseau coulé, avec leur corps fouetté d'écume. »

### L'habitat gaspésien

Le regard des écrivains se porte aussi couramment sur l'habitat gaspésien, qui résulte d'influences variées propres à la diversité du peuplement.

Dans *Chroniques : humeurs et caprices*, Arthur Buies observe que les demeures des Gaspésiens sont le reflet de leur grand isolement. Elles « n'ont jamais de doubles fenêtres et les cloisons ne sont jamais embouffetées [*sic*]. Toutes les maisons sont en bois, faites de madriers disjoints, sur lesquels on applique immédiatement le crépi et qu'on recouvre ensuite d'une



*Incontournable élément identitaire de la Gaspésie, la mer se trouve à l'origine de moult élans poétiques.*

Photo : Linda Turgeon

*La littérature parle aussi du bâti gaspésien. Pour Arthur Buies, les demeures des Gaspésiens reflètent leur isolement.*

Photo : François Rivard

couche de bardeaux ; on dirait que l'homme apporte dans ce pays une négligence calculée pour son bien-être, et qu'il ne fait que juste ce qu'il faut pour conserver la quantité de chaleur nécessaire à sa vie. […] Les habitations sont disséminées sur la grande route, parfois quelque peu rapprochées, assez suivies, le plus souvent clairsemées […] On dirait que l'homme est arrivé sur cette terre comme une paille emportée par le vent […] On sent que les hommes y ont l'habitude de vivre séparés ; aussi sont-ils défiants les uns des autres. »

En 1940, dans un reportage sur la Gaspésie, Gabrielle Roy est séduite par le charme de la colonie de Grande-Vallée. Citée dans *Le Bulletin des agriculteurs*, elle affirme : « La plupart des cabanes de bois rond qui marquèrent les débuts ont été remplacées par d'agréables maisons de ferme, solidement construites, chacune avec sa particularité attachante : véranda, toit en pente ou aplat, larges baies ou petites fenêtres sous les combles, car la colonie, Dieu merci, a échappé à la monotonie d'un plan uniforme. »

En 1946, le médecin-romancier Jacques Ferron observe dans ses *Contes* les particularités du bâti dans Gaspé-Nord : « Quand les Canadiens débarquèrent en Gaspésie […], ils se sentirent inquiets, diminués et misérables. Pour se fortifier, ils se cabanèrent. Ils bâtirent des maisonnettes à pignon si petites en vérité qu'elles étaient des diminutions du diminutif. […] Au-dedans, une pièce sombre, plafonnée bas, véritable réduit. Contre qui, contre quoi s'y défendait-on ? Contre le froid, la solitude, contre le pays indompté, ses espaces terrifiants. Mais, peu à peu on avait repris confiance, on s'était redressé, on avait construit des habitations plus grandes. La petite maison pionnière devint la cuisine d'été ou la dépense de celle-ci ; ou bien un hangar, une étable, une soue ; ou encore, abandonnée, ouverte à tous les vents, la masure en démence, hurlant la peur des premiers hivernements. Quelques-unes enfin continueront d'être habitées, servant de refuge à la singularité. »

## Un vent nouveau

Le bouillonnement culturel des années 1960, allié à la ferveur nationaliste, a fait souffler un vent nouveau sur la littérature québécoise. Dans le sillage de ce courant, la Gaspésie – avec Percé comme figure de proue – se révèle une destination estivale et un symbole de l'expression des valeurs du temps : liberté, paix, amour, affirmation individuelle et collective. Plusieurs poètes et romanciers s'y nourrissent : Claude Jasmin, Noël Audet, Réal-Gabriel Bujold, Sylvain Rivière, Jacques Poulin, Maurice Joncas, Rachel Leclerc et Marie-Christine Bernard.

La Gaspésie mythique et le monde marin exercent aussi une grande fascination chez les auteurs de chansons. De la pionnière Mary Travers, dite La Bolduc, en passant par les chansonniers des années 1960, on prend la route vers Percé en chantant « Si j'avais un char » de Stephen Faulkner jusqu'à la récente « Histoire de pêche » des Cowboys Fringants.

Se mesurant à une nature forte, grandiose et menaçante, les Gaspésiens ont su se forger une identité inspirante, relevant du beau, de la passion de la mer et du défi de s'adapter au milieu... puis de l'humaniser.

*Jean-Marie Fallu est historien et muséologue.*